

Les Souvenirs – Chapitre 17 : Du calvaire au ciel

CHAPITRE XVII

Du calvaire au ciel

Dernier parloir - La gloire et l'amour - L'Extrême-Onction - Impressions de grâce près de l'angélique mourante - Rêve symbolique - L'Angélus - Le ciel - Les Dédicaces.

Le lundi 29 octobre, Sœur Elisabeth de la Trinité revit tous les siens au parloir ; on lui avait amené ses nièces, deux beaux petits anges que leur mère fit agenouiller près de la grille. Alors,

...avec une majesté qui avait quelque chose d'imposant, dit Mme Catez, elle éleva son grand Christ et les bénit après les avoir contemplées avec amour. Avait-elle alors le pressentiment de ne plus les revoir ?... Nous la trouvions presque mieux, elle parlait plus facilement, et nous entretint longuement, nous faisant ses dernières recommandations. Dieu sans doute eut pitié de nous, en nous permettant d'emporter l'illusion de revoir encore notre chère Carmélite. Au moment des adieux, elle eut le courage de me dire : Maman, lorsque la sœur tourière viendra t'apprendre que j'ai fini de souffrir, tu tomberas à genoux en disant : Mon Dieu, vous me l'aviez donnée, je vous la rends ; que votre saint Nom soit béni !...

Le lendemain, Sœur Elisabeth de la Trinité ne pouvait plus quitter l'infirmerie.

J'y entrai dans la journée, rapporte la Mère Prieure, et la trouvai fort pâle, une expression de bonheur éclairait pourtant son visage. Elle me montra une image suspendue à la muraille, et s'exprima ainsi : *« Je regardais tout à l'heure notre sainte Mère, et pensant à sa gloire, je me disais qu'au ciel sa pauvre enfant serait bien loin d'elle. Au même instant, il me fut dit au fond de l'âme, que la gloire de sainte Thérèse était moins la récompense de ses grandes œuvres que de son amour ; ce qui m'a beaucoup consolée ; nous nous sommes tant aimés, ajouta-t-elle, pressant sur son cœur le Christ du beau jour de sa profession. Cette lumière vient confirmer, au soir de ma vie, tous mes attraits de grâce... je ne veux plus vivre que d'amour ».*

Ainsi préparée plus immédiatement à la dernière phase qui s'ouvre en ce jour, elle devait se maintenir *« en société avec l'amour »*, tout le temps de sa longue et douloureuse agonie.

Le 30, vers le soir, Mme Catez vint demander des nouvelles de sa fille.

Je saisis cette occasion, dit la Sœur portière qui trouva la Mère Prieure à l'infirmerie, pour

Les Souvenirs – Chapitre 17 : Du calvaire au ciel

recommander à Sœur Elisabeth de la Trinité, plusieurs choses me tenant fort à cœur. Sans y répondre précisément, elle me parla avec effusion, mais aussi avec une gravité tout à la fois simple et solennelle ; c'était comme un testament qu'elle me dictait, l'accompagnant de promesses qui se sont accomplies. « *Ne me parlez plus, chère Sœur, vous vous fatiguez*, lui dis-je ; *d'ailleurs, il faut que je porte mon message à votre bonne mère. – Dites que je suis à l'agonie*, repartit la chère malade ; *je n'en puis plus* ». Stupéfaite de l'entendre s'exprimer ainsi, j'admirai une fois de plus l'énergie de cette âme qui, pour ma consolation, avait su maîtriser à ce point sa souffrance.

Engagée à se reposer davantage :

Oh ! non, répondit Sœur Elisabeth, je suis tellement épuisée, que je craindrais de ne pouvoir plus me relever.

Ce même soir, vers la fin des Matines, la Prieure se sentit pressée d'aller voir son enfant bien-aimée ; la pauvre petite l'attendait avec une sorte d'angoisse, craignant de mourir en son absence, car elle était prise d'un grand tremblement qui la secouait sur son lit. Rassurée, puis calmée par quelques soins, elle s'assoupit un peu. Vers trois heures du matin, un léger bruit fit accourir la Mère. Sœur Elisabeth, souffrait beaucoup, et croyait enfin toucher au terme bienheureux ; aussi laissa-t-elle déborder son âme dans le cœur maternel qui veillait à son chevet... Heure inoubliable !... Le ciel semblait ouvert au regard de l'heureuse enfant si parfaitement dégagée, et toute prête à voler au premier appel du céleste Epoux.

Sa faiblesse était extrême, aussi la grâce des derniers Sacrements lui fut-elle renouvelée dès le matin du 31 octobre, vigile d'une fête bien chère à sa foi. Ravie chaque année par le bel office de la Toussaint, Sœur Elisabeth de la Trinité espérait enfin se joindre à cette *grande multitude*, aperçue par saint Jean *devant le trône de l'Agneau*¹.

Quand, à midi, les cloches des différentes paroisses sonnèrent *l'Angélus* : « *O ma mère, s'écria-t-elle, ces cloches me dilatent ; elles sonnent pour le départ de Laudem Glorïae ! Déjà pour ma profession, toutes celles de la ville sonnaient, et voilà qu'elles s'ébranlent encore pour mon passage de l'Eglise militante à l'Eglise triomphante ; elles vont me faire mourir de joie ces cloches ! partons donc !...* » Et elle tendait les bras vers le ciel.

Le jour de la Toussaint, vers dix heures du matin, nous crûmes l'heure suprême arrivée ; la communauté se réunit à l'infirmerie pour réciter les prières du Manuel, Sœur Elisabeth de la Trinité sortit de

¹ Ap VII, 9

Les Souvenirs – Chapitre 17 : Du calvaire au ciel

l'affaissement où elle était, s'assura de la présence de toutes, et demanda pardon en termes touchants, puis sur un désir exprimé, laissa échapper de son cœur les paroles suivantes : « *Tout passe !... au soir de la vie, l'amour seul demeure... Il faut tout faire par amour ; il faut s'oublier sans cesse : le bon Dieu aime tant que l'on s'oublie... Ah ! si je l'avais toujours fait !...* » ajouta-t-elle avec un accent d'humilité qui nous pénétra... Sainte enfant n'était-ce pas votre grâce personnelle que vous nous découvriez, ainsi que le secret de votre prompte consommation !

De nouveau les cloches sonnèrent toute la journée ; notre petite sœur les écoutait ravie, mais elle n'entendit pas encore l'appel de Dieu.

« *Si Notre-Seigneur m'offrait le choix entre la mort dans une extase ou dans l'abandon du Calvaire, je la préférerais sous cette dernière forme, non pour le mérite, mais pour Le glorifier et Lui ressembler* », nous avait-elle confié quelques jours auparavant. On lui rappela ce désir ; la pensée qu'il allait être réalisé la consola.

Sa résolution si ferme de croire à l'amour à travers tout, avait tellement accru sa foi, qu'elle fut divinement soutenue par cette force des martyrs, tout le temps que dura le sien, sous les impuissances, comme sous les impressions crucifiantes d'abandon, rappelant celui du Calvaire. « *Il me semble, dit-elle un jour, que mon corps est suspendu, et que mon âme est dans les ténèbres ; mais c'est l'amour qui fait cela, je le sais et je jubile en mon cœur* ».

Cette jubilation de la partie supérieure n'empêchait pas la sensibilité, livrée à une sorte d'agonie, d'ajouter son genre d'épreuve à tout ce que la chère enfant avait alors à endurer.

« Si j'étais morte en mon état d'âme d'autrefois, c'eût été trop doux ! C'est dans la foi pure que je m'en vais, j'aime mieux cela : je suis ainsi plus semblable à mon Maître, et plus dans la vérité ».

Le désir d'être conforme au divin Crucifié lui faisait accueillir chaque nouvelle douleur avec un sourire angélique.

Vers la fin d'octobre, l'estomac à peu près consumé, acceptait à peine quelques sucres d'orge² ; depuis la Toussaint, c'était le jeûne absolu ; Sœur Elisabeth de la Trinité ne pouvait pas même avaler une goutte d'eau sans éprouver de vives douleurs ; sa bouche, en feu depuis trois semaines déjà, continuait à se dessécher. La soif ardente dont nous ne pouvions lui alléger le tourment, lui fut particulièrement pénible.

² Jusque-là et depuis le commencement de sa maladie, Sœur Elisabeth de la Trinité ne s'était soutenue qu'avec du laitage ; la contenance d'un verre environ lui faisait quatre *repas*, selon son expression. Cet ange de la terre se nourrissait de Dieu, qui lui communiquait visiblement sa force divine.

Les Souvenirs – Chapitre 17 : Du calvaire au ciel

« C'est une ressemblance avec Notre-Seigneur sur la croix, lui disions-nous. – Oh ! oui ; c'est ravissant ; Il est d'une délicatesse infinie, et n'oublie rien de ce qui peut m'associer à ses douleurs ! »

La sainte Communion, au matin du 1er novembre, fut pour elle la dernière ici-bas : dans l'état que nous venons de décrire, elle n'eût pu consommer même une parcelle de la sainte Hostie. Quand on lui parlait du grand sacrifice que devait lui occasionner la privation de son Dieu : « *Je le trouve en la croix*, disait-elle ; *c'est là qu'Il me donne sa vie* ».

Un particulier attiré à baigner son âme dans le précieux Sang du Sauveur, excitait en elle, depuis quelques années, un grand désir du sacrement de Pénitence : grâce que M. l'Aumônier lui renouvela fréquemment au cours de cette dernière et si laborieuse semaine, l'accompagnant de ces paroles reconfortantes qui soutiennent au plus fort de l'épreuve, et dont elle avait si largement bénéficié au cours de sa vie religieuse.

De violentes douleurs cérébrales nous firent redouter une méningite, que nous réussîmes à conjurer par d'incessantes applications de glace. Celle-ci se liquéfiait instantanément sous la chaleur intense que la chère malade ressentait à la tête : son cerveau lui paraissait de feu. Les yeux de la pauvre enfant, injectés de sang et constamment fermés, ne devaient plus s'ouvrir avant l'heure suprême ; par moments, sa parole était presque insaisissable. Alors, nous comprîmes plus encore à quel degré l'âme, qui dominait toujours l'état physique, était ensevelie en Dieu. Jusqu'ici, en effet, malgré les douleurs qui la déchiraient, on pouvait concevoir son application intérieure ; mais voici qu'elle peut à peine diriger ses pensées ; et cependant, l'union divine lui est devenue tellement habituelle, qu'elle se maintient en dépit de tout.

Une Sœur la voyant dans une espèce de prostration, voulut lui dire un petit mot d'encouragement ; grande fut sa surprise de l'entendre murmurer des paroles dont la profondeur lui révéla combien, morte en apparence, elle était vivante à Dieu. Cette impression, bien d'autres la recueillirent pendant ces neuf jours : ce fut la grâce que nous laissa ce petit séraphin, celle qui reste imprimée dans nos âmes comme un souvenir ineffaçable, un idéal à réaliser.

Au plus fort de son accablement, Sœur Elisabeth de la Trinité acceptait avec reconnaissance qu'on récitât auprès d'elle les prières connues sous le nom d'*Exercices de sainte Gertrude*. Elle témoignait y trouver quelque consolation, disant avec effort, quand on les terminait et pour qu'on les reprit, « ... *Gertrude !...* »

Ces soupirs, ces élans d'un cœur assoiffé d'union exprimaient si bien ses propres sentiments !... « *O Amour ! Amour ! ne tarde pas d'accomplir pour moi la solennité des noces éternelles !... O Amour ! hâte-toi de satisfaire mon désir... achève ce que tu as commencé* ».

Les Souvenirs – Chapitre 17 : Du calvaire au ciel

A ces paroles : « *Louez-vous vous-même en vous ; louez-vous vous-même en moi et par moi* », elle eut comme un tressaillement et murmura : « *Oh ! c'est cela !* »

Au chevet de la chère petite Sœur, les veilles étaient plus une consolation qu'une fatigue, rapporte une de ses infirmières : l'approcher était une vraie joie... Lorsque j'avais le bonheur de toucher les membres de son corps virginal, le parfum de pureté qui s'en exhalait, m'imprégnait tout entière ; je sentais tellement en elle la présence de Notre-Seigneur que je lui baisais les mains, avec la même foi, le même respect que si j'eusse baisé celles de Jésus crucifié. Elle se laissait faire avec simplicité, et disait : « *C'est pour Lui* ».

Les moments qui précédèrent sa bienheureuse mort me sont toujours présents ; je la vois dans l'attitude d'un athlète victorieux qui touche à la fin de sa carrière ; elle paraissait encore tenir le langage de saint Paul : « *J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course*³, je suis reine pour l'éternité ».

Reine ! ne l'était-elle pas déjà, gravissant son calvaire, à la droite du divin Roi, avec une dignité qui nous frappait, et qu'elle devait conserver jusqu'à la fin. « *Notre-Seigneur me demande d'aller à ma passion avec la majesté d'une reine* », avait-elle dit quelques mois plus tôt, donnant à entendre par là comment doivent souffrir les épouses de Jésus crucifié. C'est ainsi qu'elle porta sa croix, toujours dominée par la force divine qui l'affranchissait des préoccupations trop ordinaires aux malades⁴.

La parole lui revenait par instant ; la chère enfant s'en servait pour louer Dieu et consoler ses sœurs. Ayant un jour confié à l'une d'entre elles la grâce trouvée dans son nom, *Laudem Gloriam*, celle-ci lui avait demandé pour elle-même, un nom qui lui fût force et direction, et le 30 octobre, Sœur Elisabeth avait fait déposer, dans sa cellule, ce petit mot : *Abscondita in Deo*⁵.

Il me tardait, dit la Sœur, de retourner près d'elle pour en savoir davantage ; mais la maladie faisait de tels progrès que j'appréhendais de ne plus pouvoir lui parler. Quelle ne fut pas mon étonnement, le 5 novembre, m'étant trouvée seule un moment auprès d'elle, de sentir son étreinte et d'entendre d'une voix entrecoupée et presque expirante « *C'est Abscondita, n'est-ce pas ? – Oui ! – Eh bien ! c'est Lui seul qui vous a nommée, je l'ai compris ; oh ! quel programme ! Abscondita in Deo, c'est la séparation de tout le terrestre, c'est une ascension continuelle vers Lui. Quelle mortification, quelle prière, quel effacement de soi, ce nom demande ! Je ne peux tout dire ; mais de là-haut je vous aiderai, et chaque fois que je la voyais, elle répétait : « Je vous aiderai ».*

³ 2 Tim IV, 7

⁴ « Une nuit, avait-elle antérieurement confié à l'une de nos sœurs, mes douleurs étant accablantes, je sentis la nature dominer ; alors je réveillai ma foi et me dis : « Ce n'est pas ainsi qu'une Carmélite doit souffrir » ; puis, regardant Jésus à l'agonie, je lui offris ces douleurs pour le consoler, et je me sentis fortifiée. C'est ainsi que j'ai toujours fait dans ma vie ; à chaque épreuve, grande ou petite, je regarde ce que Notre-Seigneur a enduré d'analogue, afin de perdre ma souffrance en la sienne et moi-même en Lui ».

⁵ Col III, 3

Les Souvenirs – Chapitre 17 : Du calvaire au ciel

« Jamais je n'oublierai les impressions ressenties en ces neuf jours, dit la Mère Sous-Prieure. D'une part, c'était une vive émotion en voyant ce pauvre corps, absolument méconnaissable, qui faisait penser à la descente de croix, et d'autre part, c'était une profonde admiration devant cette âme, tellement prise par le grand mystère de l'au-delà, qu'il ne lui était plus possible d'exprimer ce qu'elle semblait entrevoir.

« Lorsque notre Mère entrait à l'infirmerie, un sourire inexprimable l'accueillait toujours ; Sœur Elisabeth cherchait à entr'ouvrir ses paupières pour la revoir ; remarquait-elle l'altération de ses traits, causée par les veilles à son chevet, elle s'employait à lui faire prendre un peu de repos, et avait à son endroit mille sollicitudes. Elle lui dit un jour : « Dès que j'arriverai près du bon Dieu, ma première prière sera pour votre santé. – Non, non, priez plutôt pour mon âme ; c'est beaucoup plus important, plus pressé. – C'est vrai, l'âme passe avant le corps ; mais, au ciel, je crois que l'on peut s'occuper de bien des choses à la fois, car au ciel, c'est l'UNITÉ ».

« Dès que notre Mère s'absentait, elle me disait : l'hostie va être consommée, elle ne peut se passer de son prêtre ».

En effet, la chère enfant désirait l'assistance continuelle de sa Mère Prieure ; elle tenait sa main dans la sienne et lui disait :

Ne me quittez pas, j'ai tant besoin de vous pour achever de gravir mon calvaire. Dire qu'il y aura un moment où je devrai franchir seule ce passage mystérieux, si impressionnant ! – Mais la sainte Vierge sera là, c'est elle qui vous tendra la main ; vous n'aurez rien à craindre avec une si bonne Mère. – Oui, c'est vrai, Janua cœli laissera bien passer la petite Louange de gloire... Mais comme l'heure à laquelle je me trouve est solennelle ! L'au-delà est saisissant ; il me semblait l'habiter déjà depuis longtemps, et cependant, c'est l'inconnu... Oh ! qu'il faut prier pour les mourants ! Volontiers je passerai mon éternité auprès d'eux pour les assister, car la mort a quelque chose d'effrayant !... Elle doit être terrible pour ceux qui n'ont vécu que dans les plaisirs et qui ont tant d'attaches en ce monde. Pour moi, bien que libre de tout, il me semble, j'éprouve un sentiment indéfinissable, quelque chose de la justice, de la sainteté de Dieu. J'ai conscience que la mort est un châtement, et je me trouve si petite, si dépourvue de mérites !... Comme il faut porter les agonisants à la confiance !...

Les impressions de l'angélique mourante, jointes aux souffrances que de multiples complications étendaient à tout son être, rappellent ses désirs si ardents, alors que jeune fille, elle s'offrit en victime pour les péchés du monde. Ses vœux étaient exaucés, et l'on comprenait, près de ce petit lit, véritable autel du sacrifice, que le Souverain Prêtre achevait d'immoler sa blanche hostie.

« Vous êtes revêtue de l'Homme des douleurs, lui fut-il dit un jour ; vous êtes bien conforme à Jésus

Les Souvenirs – Chapitre 17 : Du calvaire au ciel

crucifié ». Avec un accent de vrai bonheur. « *Oh ! oui* », répondit-elle simplement.

Par moments, son visage nous rappelait certaines reproductions de la sainte Face du Sauveur ; cette expression douloureuse saisissait et pénétrait aussi d'un respectueux recueillement. D'autre fois, notre petite sœur nous frappait par une physionomie tout à fait enfantine. Elle avait bien d'ailleurs le caractère, la simplicité de l'enfance ; cette disposition, perfectionnée au cours de sa maladie, donnait à toute sa personne, même sous l'étreinte de ses crises si pénibles, un charme incomparable. Aussi nous aimions à la visiter, à recueillir les paroles qu'elle nous adressait, semblait-il, du seuil de l'éternité, tant elles étaient lumineuses et pleines d'à-propos. On eût dit que l'intime des âmes lui était dévoilé. Sa présence d'esprit nous surprenait, dans l'état aigu des derniers jours. Comme la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, interrogée sur le secours de Dieu qu'elle recevait alors, elle aurait pu dire : « *Le secours divin est immense* ».

O Amour ! Amour ! s'était-elle écriée après une violente crise ; tu sais si je t'aime, si je désire te contempler ; tu sais aussi si je souffre ; cependant trente, quarante ans encore, si tu le veux, je suis prête. Epuise toute ma substance pour ta gloire ; qu'elle se distille goutte à goutte pour ton Eglise.

Elle demeura jusqu'à la fin dans ces dispositions.

Un soir pourtant, son infirmière, la voyant beaucoup souffrir, lui dit : *Vous n'en pouvez plus, ma pauvre petite sœur ? – Oh ! non, je n'en puis plus. – Vous désirez le ciel ? – Oui ! jusqu'à présent je me suis abandonnée, mais je suis épouse, et maintenant j'ai le droit de Lui dire : Partons ! Quand on s'aime, il tarde de se voir. Oh ! je l'aime !...*

L'expression de son visage révéla un jour qu'il s'était opéré un changement dans son état d'âme ; effectivement les *ténèbres* dont elle avait été enveloppée pendant ces premiers jours d'agonie avaient fait place à la lumière ; mais il ne lui fut plus permis d'exprimer les secrets entendus en ces régions, si proches de la vision de Dieu.

Un peu plus tard, elle parla d'un rêve qui l'avait charmée :

J'ai vu un beau palais tout blanc et doré, et dans ce palais, une épouse d'une taille prodigieuse, mais si bien proportionnée qu'elle n'en paraissait pas moins pleine de grâce : sa majesté était incomparable. – C'était peut-être *Laudem Gloriam* ? – Je ne sais, dit-elle en souriant, je ne l'ai pas vue de face ; mais elle était belle !... elle était belle !... et ce rêve m'a mis dans le cœur une joie de paradis.

Que de fois en avons-nous fait l'application à notre chère petite sœur : épouse du Christ, grandie par la souffrance, parée d'innocence et de grâce, elle allait être introduite dans les célestes parvis, pour les noces éternelles.

Les Souvenirs – Chapitre 17 : Du calvaire au ciel

Un matin, elle entr'ouvrit les yeux, se pencha en avant comme si elle eût voulu se rendre compte d'un objet aperçu. « *Que faites-vous, lui demanda-t-on ? – Je vois une palme, dit-elle en faisant un geste comme pour la saisir. – Une palme ? – Oui ! une belle palme. – Serait-elle pour vous ? – Je l'ignore ; mais je ne suis pas égoïste, et j'en veux aussi pour toutes mes sœurs* ».

Plus tard, elle dit encore, accompagnant sa phrase d'un geste qui donnait à entendre qu'elle se voyait enveloppée de clarté : « *C'est plein de lumière !... C'est grand !... C'est...* » Elle ne put achever.

L'avant-veille de sa mort, elle retrouva des forces pour exprimer son bonheur : le médecin venait, à sa demande, de lui avouer l'extrême faiblesse de son pouls.

Dans deux jours probablement, je serai au sein de mes Trois ; est-ce assez ravissant ! *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi !* C'est la Vierge, cet être tout lumineux, tout pur de la pureté de Dieu, qui me prendra par la main pour m'introduire dans le ciel, ce ciel si éblouissant !

La chère enfant, sous le flot des consolations de sa foi, ne cherchait pas à les dissimuler en présence du docteur. Comme celui-ci s'étonnait d'une telle joie, elle entreprit de l'expliquer par une comparaison qui l'amena à parler d'une manière touchante du mystère de l'adoption divine : bien des yeux se mouillèrent en l'entendant.

Elle s'était épuisée dans ces élans, et rentra définitivement dans son cher silence. Pourtant nous l'entendîmes encore murmurer d'une voix chantante « *Je vais à la lumière, à l'amour, à la vie !...* » Ce furent ses dernières paroles intelligibles.

La nuit du 8 au 9 novembre lui fut très pénible, l'asphyxie s'ajoutant à ses autres souffrances. Sur le matin, les douleurs aiguës s'apaisèrent. Calme et silencieuse, cette vierge sage et prudente, qu'entouraient ses mères et ses sœurs en prière, attendait dans la paix, l'arrivée du divin Epoux. La cloche du monastère sonnait le premier *Angélus*. Invisiblement présente, la Reine du Carmel assistait son enfant bien-aimée ; elle attendait qu'ici-bas tout fût consommé pour l'introduire dans les cieux. Penchée sur le côté droit, la tête rejetée en arrière, les yeux maintenant grands ouverts et fixés sur un point un peu élevé au-dessus de nos têtes, Sœur Elisabeth de la Trinité paraissait en extase plutôt qu'en agonie. Son visage avait une expression d'admirable beauté ; nos regards ne pouvaient s'en détacher, et elle semblait contempler déjà les collines éternelles.

En cette attitude radieuse, elle nous quitta sans qu'il nous fût possible de surprendre son dernier soupir : tout était bien fini... *Laudem Gloriam* ne chantait plus sur la terre, nos cœurs la cherchaient dans le grand foyer d'amour, au sein de ses Trois, où avait-elle dit, « *à peine sur le seuil du Paradis, je m'élancerai comme une petite fusée : une louange de gloire ne pouvant avoir d'autre place pour l'éternité* ».

Les Souvenirs – Chapitre 17 : Du calvaire au ciel

Et nous étions au matin d'une Dédicace ! Le 2 août 1901 rappelait déjà une de ces solennités⁶.

Alors, Sœur Elisabeth de la Trinité s'était consacrée à la vie parfaite et à la louange, sur la montagne du Carmel. Le 9 novembre 1906 (Dédicace de la Basilique du Saint-Sauveur), *elle montait avec allégresse à la Maison du Seigneur, portant ses gerbes et chantant gloire à Dieu !⁷* et le premier office célébré en sa présence, au chœur, eut encore pour objet l'une de ces solennités, celle des Eglises de France, dont la belle liturgie se déroula en face de cette petite *Maison de Dieu*, qui rayonnait toujours sa gloire et sa paix divine.

Que d'allusions touchantes dans ce majestueux office ! *Le Seigneur a sanctifié son tabernacle ; ma maison est une maison de prière...* Sœur Elisabeth de la Trinité n'était-elle pas aussi cette *Pierre taillée par les coups salutaires et multiples du ciseau, polie par le marteau de l'Ouvrier divin⁸*.

Enfin, tous nos cœurs lui disaient à l'envi, empruntant la voix même de la sainte Eglise : « *O épouse, combien est heureux ton partage ! dotée de la gloire du Père, inondée de la grâce de l'Epoux, épousée du Christ, ton Roi !⁹* ».

Nous eûmes le bonheur de conserver trois jours sa dépouille virginal ; de l'entourer de nos prières, de notre affectueuse vénération. Les traits profondément altérés de l'angélique enfant révélèrent son martyre. Oui, pour son Dieu, elle avait « épuisé toute sa substance », et c'est bien transformée en l'image de Jésus crucifié, qu'elle dut *passer de ce monde à son Père* : son rêve était réalisé.

Dès que la nouvelle de son décès se répandit dans la ville, il y eut affluence au Carmel ; on se pressait pour contempler celle que tous nommaient la *petite sainte*, et à laquelle furent apportés, en grand nombre, chapelets et médailles : chacun tenant à bénédiction de garder d'elle quelque souvenir.

Ses obsèques furent un véritable triomphe. Vingt-quatre prêtres formèrent une couronne imposante autour de cette humble enfant qui, dans l'ombre et le silence, s'était, immolée pour la sainte Eglise et son sacerdoce béni.

De nombreux amis l'accompagnèrent à sa dernière demeure ; ils n'eurent qu'une voix pour redire les impressions célestes éprouvées en suivant ce cortège, moins de deuil que d'espérance. Pour nous-mêmes, la peine du sacrifice semblait dépassée par la joie sainte d'avoir offert à Dieu un don que nous savions lui être si

⁶ La Dédicace de l'église de Notre-Dame des Anges, où le Séraphin d'Assise reçut de Notre-Seigneur l'indulgence dite de la Portioncule, et où, au témoignage de saint Bonaventure, « il commença la vie évangélique qu'il a inspirée à tout son Ordre ».

⁷ Office de la Dédicace.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*

Les Souvenirs – Chapitre 17 : Du calvaire au ciel

parfaitement agréable : la paix divine répandue sur notre Carmel en était bien le gage, en même temps que le reflet de celle où notre bien-aimée sœur était entrée pour l'éternité !

« *Je voudrais me tenir sans cesse comme un petit vase aux sources divines afin de pouvoir communiquer la vie aux âmes, laissant déborder sur elles les flots de la charité infinie* », avait dit un jour Sœur Elisabeth de la Trinité.

Plongée dans l'Océan même de la vie éternelle, la sainte enfant peut aujourd'hui contenter pleinement ce désir de son cœur. Nous aimons à la voir envelopper les âmes de ce grand silence qui la tient toute recueillie au sein de l'Amour incréé, et remplir ainsi sa *mission* dont certains témoignages prouveraient déjà l'évidence. Puisse-t-il s'échapper de ces pages où nous avons essayé de la faire revivre quelque chose de l'influence douce et suave qui pénétrait à son contact ! Puisse la confiance de nos *souvenirs* permettre à notre angélique sœur, en révélant ce qui fut le bonheur et la force de sa vie dans l'exil, d'initier à cette science divine de l'intimité avec Celui dont le saint Précurseur disait aux Juifs de son temps, et prophétiquement peut-être à plus d'un chrétien des siècles à venir : « *Il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas*¹⁰ ».

Daigne le Seigneur en sa miséricordieuse bonté agréer ce vœu de nos cœurs, et le réaliser pour la louange de sa gloire.

¹⁰ Jn I, 26